



Fabula / Les Colloques
Sur "Les Pleurs" de Marceline Desbordes-Valmore

Marceline Desbordes-Valmore et Lamartine

Marceline Desbordes-Valmore and Lamartine

Romain Jalabert



Pour citer cet article

Romain Jalabert, « Marceline Desbordes-Valmore et Lamartine », *Fabula / Les colloques*, « Le siècle de Marceline Desbordes-Valmore. Sur "Les Pleurs" de Marceline Desbordes-Valmore », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document8800.php>, article mis en ligne le 28 Novembre 2022, consulté le 19 Mai 2024

Marceline Desbordes-Valmore et Lamartine

Marceline Desbordes-Valmore and Lamartine

Romain Jalabert

La rencontre la plus remarquable entre Lamartine et Marceline Desbordes-Valmore a lieu dans *Les Pleurs*. Elle est le fruit d'un quiproquo. Le poème « À Monsieur A. de L*** », adressé à Aimé de Loy, publié dans le *Mercure du XIX^e siècle* en 1830, dans *Le Mémorial de la Scarpe* en 1831, et, sous le titre « La nacelle » avec une dédicace « À M. A. de Loy », dans *L'Almanach des muses* en 1832, figurait également dans le *Keepsake français* de 1831, avec un titre, « À l'auteur des *Harmonies*¹ », qui était le fait de l'éditeur, Giraldon-Bovinet. Lamartine, trompé par le keepsake et non par sa fatuité, comme Sainte-Beuve le prétendit², adressa à la poète une lettre de remerciement, le 25 janvier 1831, dans laquelle il exprimait sa gratitude, tout en plaignant ses difficultés matérielles, une situation « indigne³ » d'elle, dont Pierre-Simon Ballanche l'avait entretenu quelques mois plus tôt⁴, mais qu'il connaissait déjà, selon Sainte-Beuve :

Un jour (vers 1828) qu'il s'entretenait avec M. [Antoine] de Latour, comme celui-ci avait amené dans la conversation quelques noms contemporains de femmes poètes, Lamartine s'était écrié : « Mais il y a bien autre chose au-dessus, bien au-dessus de tout cela ! Cette pauvre petite comédienne de Lyon... comment l'appellez-vous ? » Et lui-même avait aussitôt retrouvé le nom⁵.

Dans sa lettre de janvier 1831, Lamartine célébrait « l'admirable et touchant génie poétique », qui lui avait causé « le plus d'émotion »⁶, et envoyait un poème,

¹ Desbordes-Valmore, 1831-1832.

² « C'est à ce poète [Aimé de Loy], de plus d'infortune et de malchance que de talent, qu'un jour Mme Valmore adressa des vers insérés dans un keepsake, avec ces seules initiales : A. M. A. D. L. – Mais A. D. L., que pouvait signifier de telles initiales à cette date, sinon le grand poète régnant, Alphonse de Lamartine ? Le keepsake lui étant tombé sous les yeux, Lamartine, en effet, prit ces vers pour lui, et, à l'instant, il s'échappa de son sein une nuée de strophes ailées, un admirable chant et vraiment sublime, à la louange de son humble sœur en poésie. » (Sainte-Beuve, 1870, p. 222.) Sur cet épisode, voir Ambrière, 1987, t. I, p. 394.

³ Lamartine, 2000, p. 269.

⁴ « Cette pauvre Mme Desbordes-Valmore serait bien heureuse si vous pouviez lui consacrer quelques lignes. Vous savez sans doute que la gloire serait assez nécessaire à sa situation, et cependant elle vit étrangère à tout ce qui pourrait lui prêter quelque appui. On la dit très modeste et très fière. » Lettre de Pierre-Simon Ballanche à Lamartine, 10 octobre 1830 (Lamartine, 2000, p. 362.) Dans une lettre à Aymon de Virieu, le 3 mars 1831, Lamartine évoquait « Mme Desbordes-Valmore, femme d'un malheureux acteur du théâtre de Lyon, et grand poète. » (*ibid.*, p. 314.)

⁵ Sainte-Beuve, 1870, p. 222.

⁶ Lamartine, 2000, p. 269.

« À Madame Desbordes-Valmore », qu'il fit paraître dans *Le Mémorial de la Scarpe* en 1831, dans *L'Émeraude* et dans ses *Œuvres* en 1832⁷. Dans sa réponse, Desbordes-Valmore évoquait le poème de Lamartine comme l'« événement de sa vie » qui l'avait saisie « de plus d'étonnement et de la joie la plus profonde »⁸. Elle mentionnait ses larmes (« si vous m'aviez vue pleurer en silence⁹ »), en adoptant une rhétorique de l'admiration dont Anne Vincent-Buffault a étudié la valeur sociale et les significations esthétiques à l'époque romantique¹⁰. Elle pointait amicalement la méprise sur le destinataire du poème (« Je n'ai jamais eu la hardiesse d'attacher votre nom à des vers trop faibles pour vous les offrir¹¹ ») et offrait un nouveau poème, « À Monsieur Alphonse de Lamartine ». Les trois poèmes figurent dans *Les Pleurs*, dans un ordre qui ne suit pas la chronologie de la méprise, de sorte que le lecteur n'est pas tenté d'associer les initiales « A. de L. » au poète du *Lac*¹².

Dans sa réponse datée du 3 mars 1831, qui venait clore l'échange, Lamartine s'estimait « payé au centuple¹³ » et s'inquiétait de nouveau des embarras d'argent de la poète. Il exprimait le vœu que la fortune lui accordât enfin un « sort indépendant » et « digne »¹⁴. Il savait peut-être que les Trois Glorieuses avaient fait perdre à la poète sa pension obtenue grâce à l'appui de Juliette Récamier, en 1826¹⁵, que ses éditeurs avaient fait faillite après la révolution et que les revenus de son mari étaient devenus aléatoires, à Lyon, en raison d'une crise de la fréquentation du Grand Théâtre causée tout autant par le climat politique que par le vieillissement du répertoire¹⁶. Il évoquait explicitement ces préoccupations matérielles, ainsi que les pérégrinations de la vie des acteurs, aux strophes 14 et 15 du poème « À Madame Desbordes-Valmore », à travers le motif poétique de la « pauvre barque » que la vague « ballotte » sur l'« océan incertain », et celui de l'« oiseau sans asile », qui va « glanant de ville en ville / Les miettes du pain étranger »¹⁷. Le poète tirait ensuite parti de l'oiseau pour glisser du thème de l'errance vers celui du chant, et esquisser, dans les quatre dernières strophes du poème, un art poétique de la souffrance organisé autour de l'image de la lyre brisée, qui constituait une sorte de point de rencontre entre les inspirations lamartinienne et valmorienne. Dans « À Monsieur

⁷ Lamartine, 1831-1832.

⁸ Lettre à Lamartine, 18 février 1831 (Lamartine, 2000, p. 303).

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Vincent-Buffault (2001, p. 160) évoque notamment un « renouvellement qui s'affirme au XIXe siècle : on pleure en admirant pour l'amour de l'art ».

¹¹ Lamartine, 2000, p. 303.

¹² *GF*, p. 134-139, p. 139-143 et p. 146-147.

¹³ Lamartine, 2000, p. 315.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Boulenger, 1926, p. 227. Adolphe Thiers rétablit partiellement la pension en 1834 (*ibid.*, p. 225).

¹⁶ Ambrière, 1984, t. I, p. 382-383.

¹⁷ « À Madame Desbordes-Valmore », v. 66-75, *GF*, p. 142.

Alphonse de Lamartine », Desbordes-Valmore faisait écho au thème de l'oiseau « glanant » sa nourriture « de ville en ville »¹⁸, à travers la figure de l'« indigente glaneuse¹⁹ ». Peut-être par pudeur, elle n'utilisait pas cette figure pour peindre sa situation sociale, comme l'avait fait le poète des *Méditations poétiques*, mais pour situer sa « voix²⁰ », dans le champ de la poésie du temps, et pour rappeler que l'élégie se plaçait en dessous de l'hymne, dans la hiérarchie des genres lyriques.

Pour Sainte-Beuve, la « pauvre barque » du poème de Lamartine, métaphore du « destin²¹ » de Desbordes-Valmore, en plus d'un lieu commun de poésie, était un souvenir personnel, une « pauvre barque comme il en avait tant vu dans le golfe de Naples », pendant ses séjours italiens de 1810-1811 et 1820-1821, une « barque de pêcheur dans laquelle habite toute une famille, et qui, jour et nuit, lui sert d'unique asile et de foyer »²². Christine Planté a montré le rôle fédérateur de la métaphore de la navigation dans les poèmes d'hommages composés dans le contexte de l'« Orage du romantisme », et l'originalité de Desbordes-Valmore, qui « préférerait ne pas embarquer »²³. Cette « pauvre barque » exprimait peut-être également l'intérêt plus récent du poète pour la question sociale, au moment où celui-ci s'apprêtait à entrer en politique avec des idées proches du courant catholique libéral, à l'occasion des élections législatives de juillet 1831 (à la même époque, Lamartine noue des amitiés à « gauche », notamment « Béranger, Thiers, Quinet, Michelet, Pelletan »²⁴). Les allusions à la précarité de la poète des *Pleurs* la rattachait, en outre, à la « clientèle mondaine, littéraire, politique », que Lamartine eut « toujours le goût d'entretenir »²⁵. Marceline Desbordes-Valmore s'en souvint et le sollicita plusieurs fois, par la suite : le 5 mars 1835, elle lui demandait d'intervenir auprès du ministre du Commerce, Tanneguy Duchâtel, afin de procurer à Prosper Valmore un emploi stable dans l'administration d'un théâtre parisien²⁶ ; en août 1849, elle lui fit plusieurs visites pour attirer son attention sur le sort de la romancière Jenny Bastide, qui souffrait de paralysie²⁷. Enfin, en mai 1840, les deux poètes se retrouvèrent dans un combat politique commun en faveur de jeunes forçats

¹⁸ *Ibid.*, v. 74.

¹⁹ « À Monsieur Alphonse de Lamartine », v. 91, GF, p. 138.

²⁰ *Ibid.*, v. 90.

²¹ « À Madame Desbordes-Valmore », v. 67, GF, p. 142.

²² Sainte-Beuve, 1870, p. 223.

²³ Planté, 1997, p. 62.

²⁴ Cognets, 1927, p. 489.

²⁵ *Ibid.*, p. 488.

²⁶ Morin, 2012, p. 84.

²⁷ Lettre à Mélanie Waldor, 8 août 1849. Jenny Bastide, de son vrai nom Jenny Bodin, était liée à la famille Montgolfier, que Marceline Desbordes-Valmore avait fréquenté à Lyon. (Sauf indication contraire, nous citons le texte des lettres archivées sur le site <https://www.correspondancedesbordesvalmore.com>)

condamnés notamment pour « exaltation politique²⁸ », dont ils cherchaient parallèlement à obtenir la grâce.

À la fin de sa vie, Marceline Desbordes-Valmore suggérait à son amie Pauline Duchambge que Lamartine souffrait des préjugés de son temps. Désireuse de recommander un jeune compositeur anglais, protégé de son vieil ami Antoine-Gabriel Jars, à Alfred de Musset, elle réfléchissait à un intercesseur et ajoutait dans sa lettre : « Il faudrait que ce fût un homme [...] ; car si c'est une femme, lui, M. de Lamartine et d'autres, ne manquent pas de dire : "Encore une amoureuse !" Je t'assure que cela m'a été raconté²⁹. »

Deux poètes de « la même famille »

Desbordes-Valmore fut une lectrice attentive de Lamartine. Les épigraphes des poèmes « Solitude » et « L'âme de Paganini », dans *Les Pleurs*, empruntées à « Ischia » et au « Poète mourant », dans les *Nouvelles Méditations poétiques*, signalaient que la poète appréciait son lyrisme sensuel, et qu'elle partageait sa conception du génie poétique comme inspiration divine, exprimée notamment dans le vers : « L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel³⁰ ». Elle avait recopié, dans l'un des albums manuscrits conservés à la bibliothèque de Douai, un extrait de l'« Avertissement » de *La Mort de Socrate*, qui proposait une réflexion comparable :

ce qui est beau dans tous les genres n'est pas l'état naturel, n'est pas de tous les jours ici-bas, c'est un éclair de cet autre monde où l'âme s'élève quelquefois, mais où elle ne séjourne pas³¹.

Elle avait également conservé une définition de la « philosophie de Socrate³² », dans laquelle elle voyait peut-être un enseignement moral :

elle était humble ; elle était douce ; elle était tolérante ; elle était résignée³³.

Les vers peu nombreux de Lamartine que Marceline Desbordes-Valmore a recopiés dans ces albums permettent d'esquisser le portrait d'un poète plus élégiaque que philosophe. La poète des *Pleurs* n'était pas indifférente à la veine métaphysique du

²⁸ Lettre à Frédéric Lepeyre, 5 mai 1840.

²⁹ Lettre à Pauline Duchambge, 20 janvier 1857.

³⁰ GF, p. 178. Marceline Desbordes-Valmore cite « Le Poète mourant », v. 39 (Lamartine, [1823] 1963, p. 145).

³¹ Desbordes-Valmore, [s. d.], f. 2. Marceline Desbordes-Valmore cite Lamartine, « Avertissement », *La Mort de Socrate* (Lamartine, [1823] 1832, t. I, p. 211.)

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.* Le texte exact de Lamartine est : « elle était humble, car il la sentait inspirée ; elle était douce ; elle était tolérante ; elle était résignée. » (Lamartine, 1832, t. I, p. 212.)

« Désespoir » ou de « La Foi » : dans une lettre à Léonie Allard datée de juillet 1856, elle évoquait la « gloire » de Lamartine, « haute comme le temps et douce comme Jésus-Christ », en exprimant le vœu de « rester pour toujours dans le calme infini d'une telle lecture »³⁴. Il est probable qu'elle ait choisi de conserver du poète, de préférence, dans ses carnets, tout ce qui était susceptible de nourrir son inspiration personnelle. D'un développement sur Homère dans *Le Dernier Chant du pèlerinage d'Harold*, par exemple, elle retenait quatre vers, qui plaçaient l'aède à l'origine de la tradition élégiaque :

Homère, tu fus homme, on le sent à tes pleurs !
un Dieu n'eût pas si bien fait parler nos douleurs :
il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme,
ait sucé la pitié dans le lait d'une femme³⁵ !

Les feuillets 43 et 44 d'un des albums offrent un intéressant rapprochement entre deux poèmes et une image sur le thème de l'amour, qui exprimait peut-être également le sentiment de Desbordes-Valmore d'appartenir à la génération du premier romantisme. Ces feuillets comportaient le poème « Invocation » de Lamartine recopié en intégralité le « 3 octobre 1829³⁶ », deux vers de « Toi ! Me hais-tu ? », copiés une seconde fois car ils figuraient déjà dans un brouillon du poème, au feuillet 19 :

quand je sens tes doux yeux brûler sur ma paupière,
Dis ! N'est-ce pas ton cœur qui regarde mon cœur³⁷ ?

et une gravure anonyme, collée le « 23 novembre³⁸ », illustrant un épisode de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, avec la légende : « Paul donne à Virginie le portrait de son patron, et elle lui jure un amour éternel³⁹ ».

³⁴ Lettre à Léonie Allard, [fin juillet 1856].

³⁵ Desbordes-Valmore, [1823-?], f. 1. Le texte exact de Lamartine est : « Cependant tu fus homme, on le sent à tes pleurs ! / Un dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs ! / Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme / Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme. » (Lamartine, [1825] 1963, p. 217.)

³⁶ Desbordes-Valmore, [s. d.], f. 43.

³⁷ *Ibid.*, f. 43 [verso] ; « Toi ! Me hais-tu ? », v. 7-8, GF, p. 63.

³⁸ *Ibid.*, f. 44.

³⁹ Desbordes-Valmore, [s. d.], f. 44. Cette gravure était imprimée à Paris, chez Jean, 10 rue Saint-Jean-de-Beauvais, entre 1815 et 1830.



Desbordes-Valmore, [s. d.], f. 43 [verso]-44.

© Photo personnelle, prise avec l'aimable autorisation de la Bibliothèque Marceline-Desbordes-Valmore (Douai).

Marceline Desbordes-Valmore conservait, dans le même album, trois fragments des *Harmonies poétiques et religieuses*. Un extrait de « L'hymne au Christ » évoquait le thème élégiaque de la fuite du temps :

Cent ans passent. Le temps comme un nuage vide,
 Les roule avec oubli sous son aile rapide.
 Quand il a balayé cette poussière aride,
 Que reste-t-il du siècle ? Un mensonge de plus⁴⁰ !

Les deux autres fragments étaient extraits du « Tombeau d'une mère ». Ils ne suivaient pas l'ordre de la lecture. Ils figuraient probablement dans l'album de la poète pour des raisons intimes. En effet, l'amour que Lamartine y exprimait pour sa mère entraînait en résonance avec la vénération que Marceline Desbordes-Valmore portait à la sienne, tandis que l'allusion à l'enterrement (« Je lui creusai moi-même une étroite demeure⁴¹ ») lui rappelait peut-être qu'elle était toute seule à celui de sa mère, en Guadeloupe, en 1802 :

Heureux l'homme à qui Dieu donne une Sainte Mère !
 En vain la vie est dure et la mort est amère ;
 Qui peut douter sur son tombeau⁴² ?

Je lui creusai moi-même une étroite demeure,
 une porte à l'autre séjour !
 Là dort dans son espoir celle dont le sourire

⁴⁰ Desbordes-Valmore, [s. d.], f. 55 [verso]. Le texte exact de « L'hymne au Christ », pour le deuxième vers, est : « Les roule avec l'oubli sous son aile rapide » (Lamartine, [1830] 1963, p. 409).

⁴¹ Desbordes-Valmore, [s. d.], f. 55 [verso]. Marceline Desbordes-Valmore cite « Le tombeau d'une mère » (Lamartine, [1830] 1963, p. 422).

⁴² *Ibid.* ; *ibid.*

Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu⁴³ !

Enfin, dans une lettre à Pauline Duchambge datée du 11 mai 1857, Marceline Desbordes-Valmore citait « le plus beau vers de M. de Lamartine⁴⁴ » :

Rien ne reste de nous, sinon d'avoir aimé⁴⁵ !

Ce vers ne se trouve nulle-part chez Lamartine. En revanche, Marceline Desbordes-Valmore avait formulé la même idée en prose, en se demandant en passant qui en était l'auteur, dans une lettre à Prosper Valmore datée du 8 novembre 1839 : « La vie a de la grâce et du soleil tant qu'elle a de l'amour. Qui a dit cela : "Rien ne reste de la vie si ce n'est que d'avoir aimé"⁴⁶ ? »

Pour forger le plus beau vers de Lamartine, à partir d'un souvenir de lecture confus, Marceline Desbordes-Valmore a pu mélanger et reformuler deux vers de Hugo. Dans « Ô mes lettres d'amour ! », une élégie des *Feuilles d'automne*, le poète se remémore les « temps de rêverie, et de force, et de grâce ! » passés à « Attendre tous les soirs une robe qui passe ! », et regrette les années qui ont « fui si vite »⁴⁷. Pour composer son alexandrin de 1857, Marceline Desbordes-Valmore a emprunté un hémistiche à la méditation sur la vanité des choses, qui conclut le poème :

Rien ne reste de nous ; notre œuvre est un problème
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur⁴⁸ !

La deuxième partie de l'alexandrin de Lamartine se trouve dans deux vers de « Soirée en mer », dans *Les Voix intérieures*. Ce sont les deux vers que Marceline Desbordes-Valmore citait approximativement à son mari, en les reformulant en prose, dans sa lettre de novembre 1839 :

Que reste-t-il de la vie,
Excepté d'avoir aimé⁴⁹ !

⁴³ *Ibid.*, f. 55 [verso]-56 ; *ibid.*, p. 421.

⁴⁴ Lettres à Pauline Duchambge, 11 mai 1857.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Lettre à Prosper Valmore, 8 novembre 1839.

⁴⁷ « Ô mes lettres d'amour ! », v. 13, 14 et 26 ; Hugo, [1831] 1964, p. 748.

⁴⁸ *Ibid.*, v. 40-42 ; *ibid.* p. 749.

⁴⁹ « Soirée en mer », v. 104-105, Hugo, [1837] 1964, p. 974.

Pour conclure, rappelons que Desbordes-Valmore et Lamartine, selon Sainte-Beuve, qui exprimait une opinion partagée, avaient de « grands rapports d'instinct et de génie naturel », et faisaient partie « l'un et l'autre de la même famille de poètes »⁵⁰. Leur inspiration lyrique commune et leur romantisme chrétien affleure à la lecture des poèmes. Les deux poètes partagent également un certain nombre de tropismes comme les lieux et les paysages de l'enfance, l'écho, la sainteté, étudiés par Aimée Boutin⁵¹, le thème de la maison natale⁵², la vénération pour la figure maternelle, le deuil de l'enfant, la tendance à arranger le passé et à l'idéaliser, une autre tendance à fondre tous les deuils en un seul, l'équivalence entre le poème et la prière, la nature divine de l'inspiration, le refus de l'érudition, l'expression poétique versifiée et spontanée, etc. Les divisions de l'« Essai de classification des motifs d'inspiration de la poésie de Marceline Desbordes-Valmore » de Robert de Montesquiou : « Amour », « Tendresse-Tristesse », « Foi », « Nature », « Éternité », conviendraient parfaitement à Lamartine, à l'exception peut-être de la section « Maternité »⁵³. Et il faudrait ajouter, pour les deux auteurs, une division « Politique ».

Cependant, les deux poètes n'étaient pas mis sur le même plan. Marceline Desbordes-Valmore, qui avait « renoncé à chercher l'exceptionnel⁵⁴ », selon la formule d'Yves Bonnefoy, n'avait en effet, aux yeux de ses contemporains, « rien de l'ampleur ni de la volée du grand cygne⁵⁵ ». Hugo exprimait une idée comparable en 1821, dans *Le Conservateur littéraire*, à l'occasion de la publication des *Poésies* : « Mme Desbordes-Valmore n'a encore obtenu que la moitié du triomphe réservé à un talent tel que le sien ; ses vers passionnés vont au cœur : qu'elle leur imprime un caractère religieux, ils iront à l'âme⁵⁶. » Barbey d'Aurevilly, grossissant le trait en 1860, lors de la publication des *Poésies inédites*, faisait de la poète la « Cendrillon⁵⁷ » de Lamartine et de Musset. À Baudelaire qui affirmait : « Jamais poète ne fut plus naturel⁵⁸ » que Marceline Desbordes-Valmore, Barbey opposait Lamartine, qui était le « naturel dans l'Idéal » ou « pour mieux et plus exactement parler, l'Idéal dans le naturel »⁵⁹.

Les préjugés à l'égard des femmes, qui figuraient à l'arrière-plan de ces considérations critiques, sont indéniables et aujourd'hui bien étudiés⁶⁰. Mais ces

⁵⁰ Sainte-Beuve, 1833, p. 250.

⁵¹ Boutin, 2001.

⁵² Voir à ce propos Loiseleur, 2005, p. 668.

⁵³ Montesquiou, 1894, p. 32 et p. 89-191.

⁵⁴ Desbordes-Valmore, 1983, p. 18.

⁵⁵ Sainte-Beuve, 1833, p. 250.

⁵⁶ Hugo, 1821, p. 345.

⁵⁷ Barbey d'Aurevilly, 1860, p. 3.

⁵⁸ Baudelaire, [1861] 1976, p. 146.

⁵⁹ Jules Barbey d'Aurevilly, 1881, p. 2.

préjugés recouvraient une autre asymétrie, au sein de la poésie lyrique, entre les genres de l'ode ou de l'hymne, qui étaient le domaine réservé de Lamartine, et les genres de l'élégie ou de la romance, où Marceline Desbordes-Valmore aimait « [s]e cacher⁶¹ ».

Poètes d'inspiration commune, Desbordes-Valmore et Lamartine ne composaient pas dans le même genre poétique.

⁶⁰ Voir notamment Planté, [1989] 2015.

⁶¹ « Je deviens rouge de honte, et vous sentez que je vais me cacher dans une élégie où je parle au moins selon mon cœur. »
Lettre à Antoine-Gabriel Jars, 18 août 1823.

BIBLIOGRAPHIE

Ambrière, Francis, *Le Siècle des Valmore. Marceline Desbordes-Valmore et les siens*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.

Barbey d'Aurevilly, Jules, « Mme Desbordes-Valmore, Poésies inédites », *Le Pays*, 21 août 1860, p. 3.

Barbey d'Aurevilly, Jules, « Lamartine. Mémoires inédits », *Le Constitutionnel*, 29 août 1881, p. 2-3.

Baudelaire, Charles, « Marceline Desbordes-Valmore », *Revue fantaisiste*, 1^{er} juillet 1861, *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, t. II, 1976, p. 145-149.

Boulenger, Jacques, *Marceline Desbordes-Valmore, sa vie et son secret*, Paris, Plon, 1926.

Boutin, Aimée, *Maternal echoes. The Poetry of Marceline Desbordes-Valmore and Alphonse de Lamartine*, Newark, University of Delaware Press, London, Associated University Presses, 2001.

Cognets, Jean des, « Autour du vieux roi Lamartine », *Le Correspondant*, 25 août 1927, t. CCCVIII, 1927, p. 481-517.

Desbordes-Valmore, Marceline, *Notes manuscrites*, Ms 1063-9 MDV, [s. d.].

Desbordes-Valmore, Marceline, *Album « pour Pauline »*, MS-1063-1 MDV, [1823-?].

Desbordes-Valmore, Marceline, « À Monsieur A. de L***. », *Mercure du XIX^e siècle*, 1830, t. XXX, p. 49-50 ; « À M. A. de Loy », *Le Mémorial de la Scarpe*, 1^{er} décembre 1831 ; « À l'auteur des Harmonies », *Keepsake français ou souvenir de littérature contemporaine, orné de dix-huit gravures anglaises*, 1831, Paris, Giraldon-Bovinet, 1831, p. 221. (La parution du keepsake est annoncée dans la Bibliographie de la France, 8 janvier 1831) ; « La nacelle », *L'Almanach des muses*, Paris, Audin, 1832, p. 145-146.

Desbordes-Valmore, Marceline, *Poésies*, éd. Yves Bonnefoy, Paris, Gallimard, coll. « Poésie / Gallimard », 1983.

Desbordes-Valmore, Marceline, *Les Pleurs* [1833], éd. Esther Pinon, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2019 (abrégé GF).

Hugo, Victor, « Poésies de Mme Desbordes-Valmore », *Le Conservateur Littéraire*, n° 3, février 1821, t. III, 1821, p. 338-345.

Hugo, Victor, *Œuvres poétiques*, t. I, *Avant l'exil*, 1802-1851, éd. Pierre Albouy, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1964.

Lamartine, Alphonse de, « À Madame Desbordes-Valmore », *Le Mémorial de la Scarpe*, 15 décembre 1831 ; *L'Émeraude, morceaux choisis de littérature moderne*, Paris, Urbain Canel et Adolphe Guyot, 1832, p. 190-195 ; *Œuvres de M. de Lamartine*, Paris, Charles Gosselin, 1832, t. IV, p. 243-249.

Lamartine, Alphonse de, *Œuvres de M. de Lamartine*, Paris, Charles Gosselin, 1832.

Lamartine, Alphonse de, *Œuvres poétiques complètes*, éd. Marius-François Guyard, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1963.

Lamartine, Alphonse de, *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867)*, textes réunis, classés et annotés par Christian Croisille avec la collaboration de Marie-Renée Morin, Paris, Honoré Champion, t. I, 2000.

Loiseleur, Aurélie, *L'Harmonie selon Lamartine. Utopie d'un lieu commun*, Paris, Honoré Champion, 2005.

Montesquiou, Robert de, Félicité, *Étude sur la poésie de Marceline Desbordes-Valmore*, Paris, Alphonse Lemerre, 1894.

Morin, Marie-Renée, *Lettres à Lamartine. Les enjeux de la célébrité*, Paris, Éditions des Cendres, Musée des lettres et manuscrits, 2012.

Planté, Christine, « En bateau... Sur la navigation de la métaphore dans les poèmes d'hommage romantiques », *Romantisme*, n° 4, octobre-décembre 1997, p. 55-64.

Planté, Christine, *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur* [1989], nouvelle édition révisée, Lyon, Presse universitaire de Lyon, 2015.

Sainte-Beuve, « Mme Desbordes-Valmore », *Revue des deux mondes*, août 1833, p. 241-255.

Sainte-Beuve, *Madame Desbordes-Valmore, sa vie et sa correspondance*, Paris, Michel-Lévy frères, 1870.

Vincent-Buffault, Anne, *Histoire des larmes, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Payot & Rivages, 2001.

PLAN

- Deux poètes de « la même famille »

AUTEUR

Romain Jalabert

[Voir ses autres contributions](#)

romain.jalabert@sorbonne-universite.fr, Sorbonne Université / CELLF